CONFÉRENCE

ENTRE

UN BÉNÉFICIER

ET

UN FERMIER-GÉNÉRAL.

Case
FRC
1907

1789.

M+W 3742

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

CONFÉRENCE

ENTRE

UN BÉNÉFICIER

ET

UN FERMIER-GÉNÉRAL;

En présence d'une compagnie d'Abbés, de Prieurs, de Sous-Prieurs, de Procureurs de divers Ordres, & d'un grand nombre de Financiers.

Le premier dimanche du carême, en l'hôtel d'un Fermier-Général (1).

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Pour le coup, monsieur l'Abbé, je vous tiens aujourd'hui. Je ne vous lâcherai point, parole d'honneur, que vous ne m'ayez expliqué

(1) La conférence se tient dans un grand sallon où le Fermier-Général a donné à dîner à grand nombre de gens d'église & de finance.

quelles ont été les raisons qui vous ont porté l'autre jour à tant vous déchaîner contre ces pauvres Financiers. Que diable ! que vous ont-ils donc fait, pour les avoir traités de la sorte? A vous entendre, selon madame la Comtesse ***, chez laquelle vous dîniez, & qui avoit du poisson délicieux, dont vous avez eu, malheureusement pour vous, une forte indigestion; à vous entendre, il n'y a point d'espèce au monde que vous abhorriez plus que celle des Financiers, & qui, à votre dire, soit plus inutile à la société. De grace, monsieur l'Abbé, dites nous-en vos motifs : ils doivent être très-curieux.

LE BÉNÉFICIER.

Il est vrai, & je n'en disconviens pas; me trouvant chez madame la Comtesse *** avec plusieurs Chanoines & plusieurs Prieurs, délicieux directeurs, on parla sur ces sortes de gens qui ont une existence nulle dans la société, & desquels gens on se passeroit fort bien, je vous en réponds. Moi, je me récriai beaucoup sur les Financiers, & je prouvai, avec la plus grande évidence, qu'ils étoient, dans le corps politique d'une nation, de la dernière inutilité.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

De la dernière inutilité, monſieur l'Abbé? y penſez-vous bien? Mais moi, je vous prouverai qu'il n'y a point de ſujets dont on ait plus beſoin, & ſur-tout à Paris, que meſſieurs les Financiers; & de ma vie je n'ai connu gens plus intrigans, plus fourbes, plus à charge à la nation, plus déteſtés, plus abhorrés, enfin moins citoyens que ce qu'on appelle peuple eccléſiaſtique.

LE BÉNÉFICIER.

Monſieur! monſieur! on voit bien que vous ne connoiſſez nullement les principes avec leſquels ſe conduit le Clergé. Certainement, ſi vous les connoiſſiez, vous en parleriez avec bien plus de circonſpection. Dans un état, monſieur, le Clergé eſt le corps qui lui rend les ſervices les plus importans; c'eſt à lui, c'eſt à ce corps reſpectable que la ſageſſe du gouvernement confie la direction des ames nobles & roturières; & que, par la pureté de ſes maximes, par l'auſtérité de ſes mœurs & ſa tolérance, cet illuſtre corps procure une foule de bons citoyens.

LE FERMIER-GÉNÉRAL, *riant.*

Ha ! monſieur l'Abbé, je ris de bon cœur de vous entendre parler de la ſorte ! Vraiment, ſi je ne connoiſſois pas vos aventures, qui ſont des plus galantes, je vous prendrois pour un joli ſaint ; &, en cette charmante qualité que tout le monde ne peut pas avoir, à moins d'être chéri du pape, je vous procurerois force vieilles comteſſes, force vieilles marquiſes ; leſquelles vieilles comteſſes & marquiſes, comme elles n'en peuvent plus, non pas d'avoir trop prié dieu, ce qui n'eſt pas le défaut de la nobleſſe, mais pour s'être trop appliquées à la bagatelle, elles vous feroient leur directeur ſpirituel, bientôt vous le feriez du temporel ; l'un ne peut guère aller ſans l'autre : au reſte, je vous en laiſſe vous même le juge ; vous le ſavez mieux que perſonne.

LE BÉNÉFICIER.

Oh ! monſieur, point de plaiſanteries : vous avez toujours le petit mot pour rire, & ce n'en eſt pas ici l'occaſion.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Moi, j'aime à dire le vrai; & c'eſt pour cela que je me permettrai de dire que, s'il y a gens inutiles au monde, c'eſt vous autres, meſſieurs.

LE BÉNÉFICIER.

Quel blaſphême, monſieur! Nous autres membres ſpirituels de l'égliſe, nous autres inutiles à la ſociété!

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Oui, je vous dis & je vous ſoutiens qu'on ſe paſſeroit fort bien de la plus grande partie de ces animaux qu'on appelle bétail eccléſiaſtique; bien des pères de familles n'en ſeroient pas fâchés. Certes! dans le nombre il y en a qui ſont utiles à l'état, mais il y en a ſi peu que cela n'eſt pas la peine d'en parler.

LE BÉNÉFICIER.

Autre blaſphême! Vous autres prétendus philoſophes, vous n'aimez qu'à vous railler des gens d'égliſe, tandis qu'ils devroient au contraire attirer vos reſpects.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Oui, certainement, quand ils les méritent; &, malheureuſement pour elle, preſque toute la ſéquelle eccléſiaſtique mérite nos mépris par ſon luxe, ſa molleſſe, ſon intolérance, & ſa dureté.

LE BÉNÉFICIER.

Monſieur, cela vous convient bien à vous autres de taxer de dûreté les membres du clergé. Mais c'eſt plutôt l'eſpèce financière, cette eſpèce ſi déteſtée du peuple, qui eſt naturellement dure de ſon métier; & même le mot de financier ſuffit pour exprimer un homme dont le cœur eſt cuiraſſé d'airain.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Je vois bien, monſieur l'Abbé, que c'eſt l'animoſité qui vous fait parler ainſi; mais il n'en eſt pas moins vrai que les bons citoyens ſavent combien meſſieurs les financiers ſont néceſſaires dans un état. En effet, princes, ducs, marquis, négocians, tout le public court après eux. Le roi, l'état a-t-il beſoin de ſecours

d'argent, nous lui ouvrons nos coffres avec une générosité.....

LE BÉNÉFICIER.

Une générosité admirable ! mais les gens qui ont un peu de bon sens, & qui connoissent les ruses financières, ne vous savent nullement gré de ces secours. Si vous prêtez, vous avez le centuple de votre argent : dès-lors quelle grande peine avez-vous ?

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

La peine, monsieur, de trouver de l'argent; ce qu'il y a de plus difficile au monde : la peine de le faire bien valoir; ce qui suppose de grandes combinaisons dans ses intérêts. Comptez-vous tout cela pour rien ?

LE BÉNÉFICIER.

Bagatelle, monsieur, pour des Financiers ! ce n'est qu'un jeu pour eux, dont ils font fort bien payer les frais. En effet, jamais on ne s'est avisé de leur reprocher qu'ils ignoroient les moyens de faire valoir leur argent, ce qui seroit une calomnie affreuse ; mais ce qu'on leur

reproche, avec raiſon, ce ſont ces manœuvres odieuſes que met en uſage leur avarice financière qui les fait abhorrer du peuple; & c'eſt parce qu'ils ſont en horreur à ce même peuple que je me ſuis permis de dire, dans les tranſports de mon indignation, qu'ils ſont des êtres à charge, inutiles à l'état, puiſqu'ils en ſont les éternels vampires.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Tout cela n'eſt que des mots pour faire rire un peu; on n'en croit que ce que l'on veut. Il plaît parfois au peuple de dire que nous ſommes des avares, des ſang-ſues, des vampires, enfin mille choſes pareilles; il faut bien que ce pauvre peuple s'amuſe quelquefois à nos dépens, nous nous amuſons ſi ſouvent aux leurs.

LE BÉNÉFICIER.

Vraiment, vous dites la vérité en riant! mais, tout en diſant cela, ce pauvre peuple ſouffre.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

On le dit; mais nous n'en croyons rien du tout.

LE BÉNÉFICIER.

C'eſt encore en quoi vous êtes condamnables ; & dès-lors je le dirai toujours, toujours je ſoutiendrai que vous êtes les fléaux perpétuels de la nation.

LE FERMIER-GÉNÉRAL (*d'un ton ironique*).

Et vous autres membres du clergé, très-utiles, n'eſt-ce pas ?

LE BÉNÉFICIER.

Vous avez beau rire, monſieur, tout le monde ſait que nous ſommes de la plus grande néceſſité dans un état.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Oui, je l'avoue de bonne foi, quand vous vous rendez utiles ; mais comme aujourd'hui, par vos mœurs diſſolues, vous êtes tout-à-fait nuiſibles, il ſeroit bon de vous retrancher du ſein de la ſociété.

LE BÉNÉFICIER.

Et en quoi, monſieur, s'il vous plaît ?

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

En quoi, monsieur l'Abbé? mais en toutes choses.

LE BÉNÉFICIER.

Mais encore?

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Il faut donc m'expliquer; cependant je serois jaloux de vous épargner un détail aussi désagréable & aussi humiliant.

LE BÉNÉFICIER.

N'importe, vous me ferez plaisir.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Enfin, c'est avec peine que je vais vous dire ce que certainement vous devez mieux connoître que moi.

LE BÉNÉFICIER.

Je m'y résous volontiers.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Eh bien ! monſieur l'Abbé, je vous dirai donc tout franchement que je vous trouve, vous autres gens d'égliſe, dangereux & nuiſibles à l'état en ce que vous avez un art merveilleux pour rendre imbécilles nos enfans, & ſur-tout nos femmes & nos filles, pour leſquelles vous avez un goût particulier pour leur inſpirer la grace efficace ; en ce que, ſans travailler le moindre du monde, vous jouiſſez tout à votre aiſe & tout ſaintement de grandes richeſſes, qui ne vous coûtent, la plupart du temps, que quelques baſſeſſes.

LE BÉNÉFICIER.

Oh ! monſieur, ceci paſſe les bornes de l'honnêteté.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Point du tout : vous voulez que je diſe les choſes telles qu'elles ſont, je les dis d'après votre propre permiſſion.

LE BÉNÉFICIER.

Mais c'eſt que vous invectivez les gens.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Je ſerois au déſeſpoir, monſieur l'Abbé, de le faire. Je n'ai encore dit que des bagatelles, & déjà vous rougiſſez de colère.

LE BÉNÉFICIER.

C'eſt que vous outragez ſans retenue l'honneur du corps.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Mais, il y a un inſtant, vous n'aviez pas cette ſenſibilité d'ame quand vous parliez ſi charitablement de ces pauvres Financiers, ſur leſquels vous frappiez à coups redoublés.

LE BÉNÉFICIER.

C'eſt qu'ils les méritent, ces vampires de l'état.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Ha ! ils les méritent, dites vous ; eh bien ! ſouffrez un inſtant, en bon chrétien, ces petites vérités que j'ai l'indiſcrétion de me per-

mettre ſur votre auguſte corps, dont vous ſoutenez avec tant de chaleur la grande utilité.

LE BÉNÉFICIER.

Oui monſieur, & je n'en démordrai pas; oui, nous ſommes, mes confrères & moi, des membres précieux dans une nation.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

En voyant votre ton ſérieux, avec lequel vous parlez ſans vous déconcerter, je n'y tiens plus; je ris de bien bon cœur!

LE BÉNÉFICIER.

Vous avez grand tort, monſieur, de plaiſanter ainſi; rire n'eſt pas répondre.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Et qu'eſt-ce qui ne riroit, monſieur l'Abbé, en vous voyant parler de la ſorte? C'eſt fort bien ſans doute à vous de prendre le parti de votre auguſte corps, dont vous êtes, par la grace de Dieu, un membre ſacré; mais vous le défendez ſi mal, ſi gauchement, ce corps, que vous ne pouvez pas même excuſer ſes vices: comment ferez-vous pour le reſte?

LE BÉNÉFICIER (*se mordant les levres.*)

Vous me mettez tout-à-fait en colère.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Il ne faut pas s'y mettre, monsieur l'Abbé; & comme vous savez encore quelques mots de votre catéchisme, vos n'ignorez pas sans doute que c'est un grand péché, & que Dieu.....

LE BÉNÉFICIER.

De grace, monsieur, à cause de la majesté de notre religion, & du caractère dont je suis revêtu, point de pareilles plaisanteries.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Enfin, pour revenir à mon sujet, je vous répète donc que vos Seigneurs du clergé, fort peu scrupuleux sur la manière d'avoir de bons bénéfices, en ont qui ne leur coûtent, à ce qu'ils disent, que des bagatelles. Je ne parle pas ici de ces pauvres curés de campagne, de ces pauvres vicaires de paroisse, qui n'ont que leur compte bien juste pour ne pas mourir de faim. Certainement, j'estime de pareilles gens, non

non à cauſe de leur pauvreté, trop réelle malheureuſement pour eux, mais à cauſe des vertus dont ils donnent eux-mêmes l'exemple; je parle donc de ce ramas d'abbés & de moines que l'imbécillité de nos ancêtres a dotés pour ne rien faire, excepté que pour bien boire, bien manger, bien dormir, & pour être enfin bien nuiſibles à la ſociété: car enfin, je vous le demande, à quoi ſont-ils propres?

LE BÉNÉFICIER.

Vous voyez, monſieur, les choſes du mauvais côté, & c'eſt vraiment un grand défaut de jugement dans l'eſprit que de ne pas ſavoir raiſonner conſéquemment. Sans doute, chaque corps a des défauts attachés à ſa conſtitution; mais vous, monſieur, ſans nulle charité vous pouſſez les choſes à outrance.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Monſieur l'Abbé, ſachez que c'eſt avec l'impartialité la plus ſévère que j'avance de pareils faits. En effet, je vois vos archevêques, vos évêques, cordons bleus du gros clergé, vos chanoines & vos moines vivre délicieuſement ſans jamais travailler qu'à ſe bien divertir,

tandis que des ecclésiastiques d'un grand mérite végètent dans l'obscurité, & meurent, pour ainsi dire, de faim.

LE BÉNÉFICIER.

Vous en avez peu vu.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Que trop, malheureusement, monsieur; & il n'y a pas de jour que je ne voye sans indignation un tas de fainéans qui, à l'aide d'un rabat & d'un manteau court, vont hardiment promener leur libertinage de cercles en cercles, de boudoirs en boudoirs. Vils flatteurs auprès des grands, & sur-tout des femmes dont ils brûlent d'avoir la lucrative direction, toute leur ambition est de pouvoir attraper à droite, à gauche, des bénéfices. A force d'intrigues, sont-ils parvenus à en revêtir leur molleſſe, alors l'insolence de leur luxe, la débauche de leurs mœurs, & leur profonde hypocrisie, les font mépriser & détester du public; & lorsque l'état auquel ils doivent avoir obligation de leurs nouvelles fortunes a besoin de secours, c'est le diable pour les leur arracher : ils vous étourdissent le monde avec leurs droits & leurs

privilèges, font de belles phraſes, & rien davantage.

LE BÉNÉFICIER.

Mais, monſieur, pour l'honneur de notre reſpectable corps, ſouffrez que je vous faſſe une obſervation : en ce moment ici vous manquez de mémoire. Et le don gratuit que nous donnons au roi ?

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Le public ne vous en ſait aucune obligation ; c'eſt bien malgré vous que vous le donnez ; & ce n'eſt pas ſans jetter les hauts cris que l'on vous fait cotiſer, vous autres.

LE BÉNÉFICIER.

Mais enfin, monſieur, nous cotiſons.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Oui, avec autant de grace que les chiens que l'on fait danſer à coups de fouet.

LE BÉNÉFICIER.

Vous ne pouvez vous empêcher de mordre. Quel affreux plaiſir !

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Mais ce n'eſt pas mordre les gens que de leur dire tout bonnement de petites vérités qu'ils méritent qu'on leur reproche.

LE BÉNÉFICIER.

Je n'en conviendrai jamais de ces vérités.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Jamais les gens d'égliſe ne doivent convenir de leurs torts & de leurs vices.

LE BÉNÉFICIER.

Ce que vous dites là, monſieur, eſt bon un inſtant pour la plaiſanterie.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Point du tout, ce que je dis eſt tout-à-fait vrai; je vous connois bien, monſieur l'Abbé. Et à-propos, comment conduiſez-vous vos amours? ſavez-vous bien que malgré que vous ayez un viſage & une allure comme le bon diacre Pâris, vous êtes entreprenant dans vos amours?

LE BÉNÉFICIER.

Mes amours, monsieur! quels mots affreux effarouchent la pudeur de mes oreilles! savez-vous bien qu'à la fin vous me poussez à bout? quoi! moi, un prêtre! moi, le directeur de tant de Comtesses, de tant de Marquises du faubourg S. Germain! je ferois assez criminel.... Je n'ose achever!

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Je vais vous confondre & vous montrer....

LE BÉNÉFICIER.

Je vous en défie, homme calomniateur!

LE FERMIER-GÉNÉRAL *tire de sa poche une lettre du Bénéficier, adressée à une jolie Actrice des Italiens.*

Eh bien! monsieur le nouveau tartuffe, reconnoissez-vous cette lettre, cette écriture? Vraiment je vous fais compliment de votre style érotique; certes, on ne peut mieux écrire, & vous pouvez passer pour savoir faire en forme une déclaration d'amour. Dites-nous donc de

grace, cette actrice si folâtre, si jolie, a-t-elle répondu à vos transpotts amoureux ? vous restez muet, parlez donc, monsieur l'Abbé !

LE BÉNÉFICIER *pâlissant & écumant de colère, sort du sallon en s'écriant :*

Monsieur, c'est odieux, c'est affreux de révéler ainsi la conduite de personnes respectables, & de ce pas je vais aller me venger dans un libelle.

FIN.

621